

Milan, VIIe Rencontre mondiale des familles, 1er juin 2012

Enzo Bianchi

Prieur de Bose

L'EUCHARISTIE DE LA FAMILLE LE JOUR DU SEIGNEUR

1. La famille

Quand nous les chrétiens nous pensons à la famille ou nous en parlons, nous devons avant tout considérer la famille au sein de l'histoire des hommes: la famille qui a subi au cours des diverses époques, et continue de subir, de nombreuses transformations.

La première forme de famille dont témoigne la Bible est la famille patriarcale des temps des nomades : différentes générations vivaient en clan, comme un groupe dont le protagoniste était le patriarche. Vint ensuite l'époque sédentaire, agricole, et la famille prit une autre forme, habitant dans des villages, des bourgades et puis dans des villes, dans de petites maisons où la cohabitation de différentes générations n'était plus possible.

Différente encore était la famille de la diaspora, aux temps de l'exil, à l'intérieur d'une multitude de *gojim* étrangers et hostiles, et différente encore celle du temps de Jésus, qui vivait dans des villages dont les activités étaient principalement l'artisanat et le commerce.

Mais s'il est vrai que la structure et la forme de la famille ont changé ou changent, ce qui n'en reste pas moins décisif et d'une certaine manière immuable, c'est le fait de vivre la famille comme une réalité caractérisée par des relations d'amour qui créent l'histoire et établissent une alliance entre un homme et une femme et, en même temps, entre les diverses générations.

La famille ne doit donc pas être considérée à travers l'histoire, mais doit être considérée comme l'amour qui devient histoire, qui se fait histoire. La famille n'est pas la rencontre fortuite entre un homme et une femme ; elle n'est pas simplement comme pour les animaux le lieu où l'on prolonge l'espèce. *Pour les hommes la famille c'est l'histoire* : l'histoire possible d'un début, d'une alliance, d'un prolongement dans le temps. Ce n'est pas un hasard si elle est appelée en hébreux *bajit*, en grec *oïkos-oikia*, c'est-à-dire « la maison », une réalité visible, reconnaissable et reconnue, qui est l'espace vital de la famille.

Mais quels sont, pour la foi dans le Dieu d'Abraham et de Jésus Christ, les éléments décisifs de la famille ? D'abord, *l'amour* : la famille est le lieu de l'amour, l'épiphanie de l'amour, l'alliance de l'amour. Le pacte nuptial qui fait de l'homme et de la femme « une seule chair » (Gen 2,24 ; cf. Mc 10,7-8 ; Mt 19,5-6 ; Ef 5,31), c'est la première affirmation de l'amour, c'est un amen dit à la rencontre entre les deux partenaires, entre les deux altérités, c'est un antidote contre le fait de vivre sans l'autre. L'amour engendre l'alliance et l'alliance à son tour engendre la paternité, la maternité et donc la fraternité, la sororité, toutes les relations originales essentielles à la vie.

C'est avant tout dans la famille que chacun de nous connaît l'amour "passif" sur soi

(on est aimé par ceux qui nous font venir au monde) et puis l'amour actif pour l'autre ; c'est dans la famille qu'on apprend à « sortir » d'elle pour s'exercer à l'amour, en créant une nouvelle famille. L'amour que nous vivons et expérimentons dans la famille est décisif pour la vie et pour la capacité à aimer.

Et c'est justement dans la famille qu'on apprend la *confiance*. Or, s'il est vrai que déjà pendant la vie intra-utérine l'enfant qui va naître sent s'il peut ou pas avoir confiance en celle qui le porte, pour venant au monde et s'humaniser il est absolument nécessaire d'avoir confiance en ses parents, ses frères et sœurs et recevoir leur confiance. La vie de chacun de nous dépend surtout de notre capacité à croire, à avoir confiance en les autres, en la vie, en l'avenir, à accepter la confiance des autres : mais tel est un enseignement que l'on reçoit avant tout dans la famille.

Enfin, dans la famille *l'espoir* peut s'allumer, on peut vaincre le désespoir qui accable toute vie : en avançant dans la vie, on comprend que l'on peut espérer avec les autres, et dans la famille, « espérer ensemble » est nécessaire pour apprendre à habiter le monde et le temps.

Mais, s'il est vrai que tout ce qu'on a vu jusque là est cher au Seigneur, si cela exprime la vraie vocation de la famille et dessine les traits morphologiques vitaux pour une véritable humanisation, pour vivre pleinement et pour construire une œuvre commune en habitant le monde, il est d'autant plus vrai que *dans la famille surtout il est possible de vivre le commandement de l'amour, de transmettre la foi, de donner l'espoir en héritage*. On pense souvent que le *Schema' Jisra-el* (Dt 6,4-5), le grand commandement de l'amour pour Dieu que Jésus dans les Evangiles rapproche de l'amour pour son prochain (cf. Lv 19,18; Mc 12,29-31 et par.), ne concerne pas

l'amour familial. Puisque l'amour familial , dit-on, est engendré par un libre choix, par une attraction réciproque, par un instinct, donc il n'est pas commandé, alors un tel amour ne fait pas partie du commandement.

Pourtant l'amour pour son prochain détecte celui qui est à côté, celui qui décide de se faire le prochain de l'autre (cf. Lc 10.36), et par conséquent il concerne aussi la famille, le lieu de la proximité par excellence. L'amour réciproque entre les époux, l'amour réciproque mais non symétrique entre les parents et les enfants, l'amour fraternel, font partie du commandement qui subordonne tous les autres et qui résume la Loi tout entière. Voilà l'amour radical et fidèle qui ne peut être démenti, l'amour qui est soutenu par l'alliance, par un pacte que Dieu a voulu et stipulé "en mettant sous un seul joug", "en unissant, en attelant" l'homme et la femme. Un amour que l'homme et la femme ne peuvent séparer : " L'homme ne sépare ce que Dieu a uni", a dit Jésus (Mc 10,9; Mt 19,6).

Dans la famille l'amour se diffuse : des parents aux enfants, jusqu'à se sentir près de ceux qui n'ont pas de famille, devenant les pères et les mères des orphelins (cf. Gb 29,16), attentivement prévenants envers les veuves (cf. Sir 4,10), en partageant les biens donnés par Dieu au croyant et à sa famille (cf. Dt 26,1-11). Pour ce qui est des exhortations apostoliques sur la vie familiale, sur la morale domestique, les soi-disant « codes familiaux » ou les « tables domestiques » (cf. Ef 5,21-6,9; Col 3,18-4,1; Tt 2,1-10; 1Pt 2,13-3,7), il est vrai qu'ils s'inspirent du milieu hellénique où étaient présentes les églises chrétiennes. Mais il est aussi vrai que l'éthique qui y est décrite est très christologique : être soumis les uns aux autres (cf. Ef 5,21), vivre dans

l'obéissance réciproque (cf. Ef 6,1; Col 3,20), s'aimer du même amour que le Christ (cf. Ef 5,25), aimer son conjoint comme soi-même (cf. Ef 5,33), tout cela signifie vivre dans l'*agape*, c'est mettre en pratique « le commandement nouveau » de l'amour (cf. Gv 13,34; 15,12). C'est pourquoi le mariage, et donc la famille, sont « le grand mystère » justement en référence à l'*agape* du Christ pour l'église » (cf. Ef 5,32). Oui, l'amour du Seigneur se trouve au premier lieu dans la famille, et seule une exigence du Seigneur, un appel particulier de sa part peuvent transcender l'économie de l'amour familial. C'est la raison pour laquelle le commandement de l'amour de la part des enfants envers qui leur a donné le jour, parmi les dix paroles de la Torah et la seule associée à une promesse de Dieu : « Honore ton père et ta mère, pour que tes jours se prolongent » (cf. Ef 5,32). En bref, s' l'on ne connaît pas l'amour dans la famille, comment pourrait-on le connaître à l'extérieur ?

Quant à la foi, *pour le Nouveau Testament aussi bien que pour l'Ancien, elle reste le lieu privilégié, « le milieu naturel de la transmission de la foi ».*

Nous savons que dans la tradition hébraïque la mère en particulier est déterminante pour la foi des enfants et pour la transmission de la volonté de Dieu, tant et si bien qu'on pourrait affirmer : « Il n'y a pas de famille sans Torah, il n'y a pas de Torah sans famille ». Dans la vie de la famille juive, de façon significative, non seulement est présente la liturgie familiale de l'ouverture du samedi, mais aussi le grand dîner de la Pâque, le *seder*, au cours duquel l'histoire de la libération d'Israël de l'esclavage et de la Pâque est racontée aux enfants, aux nouvelles générations. L'*Haggadah* de la Pâque est répété parce que la foi en

Dieu *go'el*, libérateur, ne se perdent de génération en génération. Un grand enseignement y est contenu : notre Dieu, qui est le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob...de Jésus Christ, avant d'être mon Dieu a toujours été le Dieu de mes pères, et par conséquent le Dieu de ceux qui m'ont précédé, grâce auxquels j'ai appris qu'il était fiable et j'ai cru en lui.

Jean Crisostome disait aux chrétiens : « Que votre maison soit une église », et Augustin parlait d'une « église domestique », parce qu'il y a une analogie entre l'église et la famille. C'est un grand ami à moi, évêque de Prato Mons. Pietro Fiordelli, qui a introduit dans la *Lumen Gentium* les mots suivants : « Dans cette église que nous pourrions dire domestique (*In hac velut ecclesia domestica*), les parents doivent être pour leurs enfants, les premiers instituteurs de la foi et favoriser la vocation de chacun ». Des parents crédibles, fiables en ce qu'ils ont l'autorité due à leur cohérence entre ce qu'ils disent, ce qu'ils vivent, ce qu'ils sentent, qui peuvent transmettre à leurs enfants la confiance ; ils peuvent préparer le terrain, tout prédisposer de façon que la foi qu'ils transmettent en tant que forte confiance, comme capacité à croire, puisse accueillir le don de Dieu, la foi que Dieu donne à quiconque prépare son cœur à recevoir son don. Si des parents savent montrer leur foi en Dieu et en le Christ, et en conséquence ils indiquent, ils montrent que Dieu et le Christ sont fiables, les enfants aussi s'exerceront à croire. Les parents devront montrer

qu'ils croient vraiment à une présence invisible;

qu'ils adhèrent vraiment au Dieu vivant;

qu'ils cherchent à accomplir sa volonté péniblement, mais avec amour, parce qu'ils sont convaincus que c'est la vie pour eux ;

qu'ils aiment le Christianisme et en lui, Jésus Christ qui est l'Évangile et l'Évangile qui est Jésus Christ.

Croire ensemble, s'exercer à la foi, cela s'apprend dans la famille. Et cela est valable aussi pour l'espoir, parce que l'espoir est l'envers de la médaille de la foi : la foi, en effet, est « la bouée de sauvetage » (cf. Eb 6,19). C'est ainsi que, par les paroles et par le style de vie, l'on témoigne et l'on transmet en hérédité la continuité du Seigneur. « *Nous avons cru en l'amour* » (cf. 1Gv 4,16): tel est le chant, le témoignage que les époux doivent transmettre à leurs enfants et à leurs petits-enfants. « Nous avons eu foi l'un en l'autre (nous avons été fiancés), puis nous avons souscrit une alliance dans la foi, en croyant en l'amour » : telle est la synthèse de l'histoire d'amour vécue dans la famille.

2. Famille, le jour du Seigneur, l'eucharistie

Quant au rapport entre la famille et le jour du Seigneur, si les premiers chrétiens témoignaient : « *Sine dominico non possumus* », « sans dimanche nous ne pouvons pas vivre », la famille aussi doit donner aujourd'hui encore le même témoignage en compagnie des hommes.

Le « jour du Seigneur » (Ap 1,10) est une réalité fondamentale de l'église, c'est le sacrement du temps, qui mémorise toute l'histoire du salut résumé dans le Christ Ressuscité, Seigneur de toutes les réalités créées en lui (cf. Col 1,16) et orientées vers lui (cf. id.; Ef 1,10). Donc, ce jour, le jour du Seigneur mais aussi de l'église et de l'homme, ne peut pas ne pas être

vécu de façon particulière par qui fait l'expérience de la famille. Sortis du régime de chrétienté, où la religion avait une fonction sociologique d'intégration dans la société civile, nous assistons aujourd'hui à une désaffection de la participation à la Messe. Dans cette situation, nous devrions être conscients que la pratique chrétienne du dimanche, le fait de vivre le dimanche de façon chrétienne a toujours été difficile et fatigant, comme l'est toujours le fait de suivre Jésus. Au IV^e siècle Efreem de Nisibi dénonçait la « mondanisation » du dimanche qui portait les chrétiens à en faire un jour où ils péchaient plus que les autres :

Le premier jour de la semaine est digne d'honneur... Heureux celui qui vénère le jour du Seigneur en observant dans la sainteté... Tandis que nos corps reposent et arrêtent de se fatiguer, nous péchons...en allant dans les tavernes et dans les lieux du péché.

Pour suivre le Seigneur, donc, pour être ses disciples en communion avec lui, il faut vivre le dimanche comme une famille, vivre « selon le jour du Seigneur, où notre vie est née par lui ».

Que signifie, plus précisément, vivre le dimanche en tant que famille ? D'abord, *rythmer ensemble symphoniquement le temps*. Dans une famille on vit ensemble dans la même maison, mais si on ne vit pas le temps avec le même rythme, alors, la maison devient une auberge et on ne peut plus rencontrer de manière authentique les membres de la famille, faire les choses ensemble, vivre ensemble la fête et le repos. Voilà pourquoi nous

les chrétiens nous cherchons à contrecarrer de façon intelligente la propension actuelle à travailler même le dimanche. Le problème est avant tout anthropologique: comment se rencontrer, comment lier des relations, comment offrir sa présence, s'il manque un jour où les autres et nous, nous pouvons nous abstenir du travail et consacrer le temps à être ensemble de manière gratuite et non fonctionnelle ? Aujourd'hui où la société est en morceaux, où les relations sont de plus en plus précaires et la communication de plus en plus virtuelle, en vue de l'humanisation il faut un rythme commun du temps de repos, un antidote à l'aliénation du travail mais aussi la possibilité d'être ensemble, d'être une communauté, de vivre la communion. Autrement dit, il faut « vivre la famille comme un espace de relations, à l'intérieur et à l'extérieur », à partir de ce jour privilégié qu'est le dimanche.

Quant aux chrétiens, qui, il faut avouer, ces dernières années ont été encore en grande partie marqués par le repos dominical, la pratique du week-end vécu en dehors du milieu quotidien, (à la montagne, à la mer ou ailleurs) a déjà produit de considérables dommages pour ce qui est de la possibilité de vivre authentiquement la communauté paroissiale, de la reconnaissance réciproque entre chrétiens, de l'appartenance à un groupe qui se réunit dans un même lieu (*epi tò autò* : At 1,15; 2,1; 1Cor 11,20; 14,23) pour confesser sa foi commune en le Seigneur Jésus Christ ressuscité et vivant. Pour réagir à cette dérive il faut réaffirmer que le dimanche vécu en famille est décisif ; sans quoi, même l'eucharistie est

vécue seulement individuellement comme un précepte à satisfaire et non comme la possibilité de vivre en communion ce que l'on est : une famille justement. En cela les juifs (mais les chrétiens orthodoxes aussi) ont quelque chose à nous enseigner : ce sont les familles qui vont le samedi à la synagogue parce que les offices liturgiques à la synagogue ne sont pas nombreux comme les messes pour nous (et il n'y a pas de prières spéciales pour le enfants et les adolescents...). Voilà le devoir qui nous attend : nous sentir appelés par le Seigneur ensemble, écouter ensemble la parole de Dieu, célébrer ensemble la foi, vivre ensemble l'eucharistie qui rend tout le monde un corps unique, le corps même du Christ.

Et après la célébration eucharistique, l'essentiel de la vie chrétienne, on devrait insister sur la possibilité de la *fête vécue ensemble, en commençant par la table des fêtes partagée en famille*. Il s'agit d'une résistance fondamentale au morcellement des rapports, à l'étrangeté les uns envers les autres, surtout dans une vie telle que l'actuelle, scandée par des rythmes si intenses que les jours ouvrables il est devenu quasiment impossible pour la famille de faire un repas ensemble à cause du travail, de l'école, des différents engagements qui organisent différemment les vies des membres d'une famille.

Si, à la lumière de cet enracinement dans la famille, nous approfondissons la pratique chrétienne du dimanche, on peut affirmer qu'aujourd'hui c'est plus que jamais une pratique *prophétique*, à la portée de tous les fidèles. Pourquoi cette affirmation ? Parce que des familles

différentes, vraiment différentes par milieu, culture, à présent par la langue et l'ethnie aussi, sont convoquées par celui qu'elles reconnaissent comme le Seigneur. Les familles obéissent ensemble et redécouvrent le fait d'écouter la Parole et de se sentir membres du corps du Christ. On construit ainsi contre l'anonymat et l'homologation une communion où on se reconnaît réciproquement et on abat toutes les barrières. C'est aussi une pratique prophétique parce que les hommes et les femmes, les jeunes et les personnes âgées, sont au même endroit unis par le même lien de foi, d'espoir et de charité. N'est-ce pas un miracle pour des gens qui cherchent les miracles ? N'est-ce pas un miracle que des millions d'hommes et de femmes sur toute la planète, chantent avec le même espoir, s'exercent à la même charité ?

Revenons maintenant au rôle de la famille : les parents sont appelés à enseigner à leurs enfants non seulement le rythme hebdomadaire, scandé par le jour du Seigneur, mais aussi celui de l'année entière, à partir de Pâques, la fête de fêtes, à les aider à vivre en chrétiens. La liturgie célébrée est capable de faire comprendre aux enfants et aux adolescents des choses que nous ne savons pas expliquer : c'est toutefois notre devoir de les aider à lire les signes, à comprendre les actions très humaines de la liturgie, à écouter la Parole de Dieu toujours efficace (cf. Eb 4,12) dans notre présent, le présent de Dieu.

Ici se place aussi *l'apprentissage de la prière* qui doit commencer quand les enfants sont tout petits ; un enseignement qui naît du fait qu'ils prient

avec leurs parents. Si les disciples de Jésus lui ont demandé de leur enseigner la prière c'est parce qu'ils le voyaient prier (cf. Lc 11,1) ; de même si les enfants voient leurs parents prier ils demanderont... Mais la prière doit être vécue avec authenticité, non comme une dévotion mais comme un acte convaincu et fiable. Si Jésus a promis : « Là où seront deux ou trois réunis en mon nom, j'y serai » Mt 18,20), alors c'est avant tout dans la famille que Jésus est présent, que Dieu peut être présent, il peut être évoqué par la prière, appelé « au milieu » pour être reconnu comme le Seigneur. Est-ce difficile pour les parents ? Prier est difficile pour tout le monde, mais le don de la prière est toujours fait à celui qui le demande avec sincérité au Seigneur, parce que l'Esprit Saint invoqué est toujours présent (cf. Lc 11,13).

Il ne s'agit pas de prier comme peuvent le faire les moines, mais il faut quelquefois prier ensemble, de manière éloquente pour les enfants. D'autre part, dans certaines situations la prière faite ensemble en famille semble s'imposer comme une nécessité : dans la douleur, le deuil, dans le malheur, les mauvais jours...En même temps, il faut prier aussi dans la joie, la fête, au début des repas, dans un lieu où la beauté règne. Oui, prier avec les autres membres de la famille signifie parfois assumer en commun des responsabilités, accepter la volonté du Seigneur, partager la joie devant Dieu. Et prier avec les autres est toujours prier pour les autres aussi. Mais on apprend tout cela dans la liturgie dominicale, parce que

c'est la prière commune, c'est la liturgie qui inspire les modèles et façonne la forme de la prière personnelle et familiale.

Conclusion

A travers ce bref itinéraire on comprend une donnée fondamentale, une demande qui interpelle la créativité de l'église et, à l'intérieur, des familles : *mettre de nouveau au centre de la vie chrétienne une compréhension adaptée et l'habitude du jour du Seigneur, jour de l'église, jour de l'eucharistie, jour pour l'homme.*

En redécouvrant la centralité du jour du Seigneur, « la famille se retrouve en tant que lieu des relations décisives pour l'existence des personnes qui la composent », pour le chemin vers l'humanisation ; *pour vivre sous le signe de l'amour*, la seule réalité « qui ne finira jamais » (1Cor 13,8).